

On ira tous au paradis ?

Mes chers amis, nous sommes en crise ! En crise de société avec ces grèves et manifestations qui succèdent aux gilets jaunes sans que ne pointe à l'horizon le début d'une solution... En crise au sein de l'Église avec ces scandales d'abus qui nous laissent déçus. En crise écologique ce dont la COP 25 à Madrid n'a, semble-t-il, pas pris la mesure. En crise économique ; en crise de sens ; en crise de civilisation... On a beau nous répéter qu'une crise, ça peut aussi offrir l'opportunité d'un changement, quand on est en crise, c'est rude ! On le sent bien. La tension est palpable ; les gens sont fatigués ; l'ambiance au sein de la société est anxiogène : malaise communautaire, morosité ambiante, société dépressive, suicide français...

Plongés dans un tel climat, nous aspirons à entendre parler **d'espérance**. Ça tombe bien, c'est le thème du topo de ce matin. Nous aspirons à entendre parler d'espérance mais, en même temps, nous restons sur nos gardes : nous nous méfions... C'est que, trop rapidement, nous confondons « *espérance* » et « *espoir* ». Or, en matière d'espérance, on ne nous y reprendra plus ! Comme le chantait l'un de nos héros nationaux : « *noir c'est noir, il n'y a plus d'espérance* ». Or s'il n'y a plus d'espérance aujourd'hui, c'est que depuis l'époque moderne, l'espérance n'est plus portée que par le progrès : on **espère** que le progrès va finir par tout régler ! Un problème de santé ? Les progrès de la médecine apporteront la solution. Un problème d'inégalité ? Les progrès de la démocratie apporteront la solution. Un problème écologique ? Les progrès de la technique apporteront la solution...

Or le problème c'est qu'aujourd'hui le progrès, lui aussi, est en crise. Non pas le progrès en tant que tel parce que, de fait, comme le dit si bien le dicton : « *on n'arrête pas le progrès* ». Non, ce qui est en crise c'est la **considération**, le **crédit** que nous accordons au progrès. **Ce qui est en crise, finalement, c'est notre foi dans le progrès !** Et pour cause : ça fait des années que, au nom du progrès, on nous promet des lendemains qui chantent ; des années qu'on nous jure qu'avec le transhumanisme, la révolution numérique et les évolutions de la science nous allons enfin être pleinement heureux ; des années qu'on nous jure que le paradis sur terre, c'est pour bientôt... Mais nous, on n'y croit plus ! A force de désillusion, on n'y croit plus... **Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, les parents d'aujourd'hui pensent que leurs enfants vivront moins bien qu'eux.**

Bref, comme l'espoir n'est plus porté que par le progrès et que nous ne croyons plus au progrès... nous en sommes venus à nous méfier de l'espoir. Et, par ricochet, de l'espérance. C'est que nous confondons assez facilement *espoir* et *espérance*, considérant l'espérance comme la version christianisée de l'espoir. C'est que nous croyons que l'espérance, comme l'espoir, relève de l'**optimisme forcé**... L'espérance consisterait à répéter en boucle - jusqu'à ce que ça s'imprègne en nous - des phrases du genre : « *ça ira mieux demain* » / « *après la pluie le beau temps* » ou encore « *Dieu pourvoira* ». Or, en matière d'optimisme forcé, nous sommes désormais échaudés. Ne serait-il finalement pas plus prudent d'être pessimiste que d'être optimiste ? Au moins, avec le pessimisme on n'est jamais déçu : on ne peut avoir que de bonnes surprises !

Marina :

Et si l'espérance, Père Maximilien, ne relevait ni de l'optimisme ni du scepticisme mais du réalisme... Pour développer cette idée, je propose de vous emmener voyager dans le temps pour remonter jusqu'en 587 avant Jésus Christ. A cette époque, à Jérusalem, l'ambiance n'est pas terrible. Porté par l'**espoir** - *j'insiste sur le mot* - porté par l'**espoir** que Dieu viendra au secours de son peuple comme il l'a toujours fait, le petit royaume de Juda s'est finalement rebellé contre Babylone. « *Dieu a arraché son peuple de l'esclavage en Egypte ; c'est sûr qu'il ne nous laissera pas tomber face aux Perses ; nous n'avons rien à craindre, haut les cœurs* » voilà ce qu'on pense à Jérusalem à ce moment-là. Mauvaise idée que cette révolte : il ne faudra pas longtemps aux armées de Nabuchodonosor pour arriver à Jérusalem et en faire le siège. Malaise dans Jérusalem, crise de sens, ambiance anxiogène. Comment en est-on arrivé là ? Pourquoi Dieu ne fait-il rien ?

Vous sentez bien, qu'au-delà de l'angoisse d'une destruction imminente de la ville se joint l'angoisse liée au sentiment d'avoir été abandonné par Dieu... Mais « *qu'est-ce qu'on a fait au bon Dieu pour mériter cela ?* » A qui n'est-il jamais arrivé de penser ce genre de choses ?

Or dans Jérusalem assiégé se trouve un certain Jérémie, prophète de son état. Ce Jérémie est un défaitiste de première. Depuis le début, il soutient qu'il faut se soumettre aux Perses et surtout ne pas se rebeller. **Avoir la foi, dit Jérémie, ce n'est pas vivre dans un monde de bisounours où « tout le monde il est beau et tout le monde il est gentil » ; un monde où Dieu réglerait tous nos problèmes à notre place, d'un coup de baguette magique. Non ! Avoir la foi c'est d'abord regarder le monde en face ; avoir la foi, c'est regarder le mal en face.** Lucile le disait la dernière fois : la foi ne supprime pas les difficultés de la vie, loin s'en faut !

La foi de Jérémie ne le pousse donc pas à l'optimisme, mais au réalisme le plus froid. Jérémie évalue les rapports de force, sans tenir compte de l'éventuelle intervention miraculeuse de Dieu. Or en matière de rapports de force, Jérusalem est perdant, il n'y a pas photo ! Le bon sens impose donc la prudence : on négocie ! Jérémie n'a eu de cesse de le répéter... sans succès.

À quelques heures de la chute de Jérusalem, on pourrait imaginer, chez Jérémie, un état d'esprit revanchard : *« je vous l'avais bien dit ; si vous m'aviez écouté, on n'en serait pas là »*. Et bien pas du tout, alors que la catastrophe se fait imminente, Jérémie change de discours. Lui qui était si réaliste sur les impasses de la révolte, annonce maintenant que Dieu va tout recréer, **à partir de rien**. Oui, Jérusalem va être détruite mais sa destruction ne sera qu'un épisode parmi d'autres de l'histoire de l'alliance de Dieu avec l'humanité. Dieu va accomplir ses promesses, plus incroyablement encore qu'on ne l'avait imaginé.

Jérémie pouvait-il imaginer que Dieu lui-même viendrait partager la condition des hommes, en Jésus Christ, 600 ans plus tard ? Probablement pas. Mais en tout cas, Jérémie est convaincu que, quoi qu'il arrive, on n'est pas au bout de nos surprises avec Dieu...

Maximilien

Si j'ai bien compris, Marina : ce que Jérémie annonce à ses contemporains assiégés, c'est que **Dieu s'apprête à faire toutes choses nouvelles** (ça le peuple l'attendait) mais aussi et surtout que **pour faire toutes choses nouvelles, Dieu n'a pas besoin de ce qui, jusqu'à maintenant, semblait nécessaire, à vue humaine** : à savoir un roi, une terre et un temple. Et ça, le peuple ne s'y attendait pas ! Il se disait, au contraire : *si nous cessons d'être un peuple, si le Temple où Dieu demeure est détruit, si nous quittons la terre promise par Dieu, alors Dieu ne pourra plus agir, Dieu ne pourra plus nous sauver*. Le peuple d'Israël s'attend donc à ce que Dieu agisse en sauvegardant tout cela. Or c'est précisément le contraire qui va se passer. Dieu va agir... Mais pas du tout comme on l'imagine.

Car ce n'est pas tout d'espérer, mes chers amis, encore s'agit-il d'espérer Dieu **et rien que Dieu** ! Et ça, les habitants de Jérusalem ont bien du mal à le faire, eux qui placent leur espérance non en Dieu seul mais en d'autres réalités - *alliances étrangères, construction politique, résistance armée* - au nom de Dieu, en invoquant Dieu, en pensant que c'est ça que Dieu veut...

Marina

Notre situation est sans doute beaucoup moins tragique que celle des contemporains de Jérémie mais il me semble qu'elle leur est quand même très semblable. Ceux-ci ont dû renoncer

à ce qui leur semblait, à leur époque, nécessaire au salut à savoir un roi, une terre, un peuple, un temple... pour laisser Dieu faire toutes choses nouvelles - *et c'est bien ce qui se passera, quelques 600 ans plus tard, avec la naissance de Jésus, le propre Fils de Dieu* – Comme eux, nous voilà, nous aussi, invités à renoncer à ce que nous avons toujours connu, à ce qui nous semble immuable, à ce que nous pensons être le fruit de la volonté de Dieu, à savoir une société chrétienne où tous passeraient par les mêmes étapes : baptême, eucharistie, mariage, funérailles sous l'œil bienveillant et vigilant de la mère Église. Cela n'est plus – *force est de le constater* - et tout porte à croire que cela ne sera plus jamais ainsi ! Comme le temple, la royauté et la terre ne sont plus pour les contemporains de Jérémie, après la chute de Jérusalem ; ainsi la culture chrétienne, la suprématie de l'Église, le « tous chrétiens » ne sont plus pour nous aujourd'hui... et comme les contemporains de Jérémie nous sommes, nous aussi, décontenancés, déstabilisés, désespérés !

Maximilien

C'est exactement ça et on peut même aller plus loin, Marina, en constatant que, pour maintenir l'espoir malgré tout parce que, paraît-il, *l'espoir fait vivre*, nous tentons de réagir. Puisque l'optimisme forcé du progrès, le *ça ira mieux demain*, nous a échaudé, nous sommes tentés par l'option « nostalgie » : « *c'était tellement mieux hier ; Si on restaurait la messe en latin, assurément la France redeviendrait chrétienne* » ou encore par l'option « citadelle » (*qui se ressemble s'assemble*) on reste entre nous dans les mêmes écoles, les mêmes groupes pour se protéger du monde... voire par l'option « victimisation » : « *tout le monde est méchant avec nous, en particulier les médias.* »

Or pour pouvoir espérer vraiment et n'espérer qu'en Dieu – *ce à quoi nous invite Jérémie* - il faut avoir le courage de renoncer à tous ces faux dieux, à ces **espoirs** humains, à ces fausses solutions miracles... pour commencer par regarder le désespoir tel qu'il est. La foi, avons-nous dit, ce n'est pas croire que Dieu va ré-enchanter le monde d'un coup de baguette magique ; la foi c'est regarder le monde en face. Or ce monde n'est plus chrétien comme il l'a été pendant des siècles et comme on imaginait qu'il le serait toujours.

Tel est le temps dans lequel nous nous trouvons. Nous n'avons, bien sûr, pas choisi d'être de ce temps mais il nous reste une part de liberté : celle du choix entre le désespoir devant la catastrophe ou l'espérance... **en Dieu seul**. Les autres espoirs n'ont plus de sens. La promesse que Dieu fait à Jérémie, au moment où Jérusalem va tomber, ce n'est pas le triomphe et la réussite. **Ce qu'il promet, c'est sa fidélité**. Ce que Jésus promet, à ses apôtres, lors de son

Ascension, ça n'est pas une société chrétienne pour toujours et une vie facile. Ce qu'il promet, c'est sa fidélité : « ***et moi je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin des temps*** ». Mt 28,20.

Jésus est là, aujourd'hui, avec nous, faisant toutes choses nouvelles... Le Concile Vatican II nous invite à « *discerner les signes des temps* » c'est à dire à observer ce que Dieu est en train de dire de Lui dans le monde d'aujourd'hui... même si cela est déconcertant par rapport à ce qu'on a toujours pensé de Dieu ! Notre Dieu est, par excellence, le Dieu de l'imprévu : la crèche, la croix et la résurrection n'en sont-ils pas les meilleurs exemples !

Il s'agit donc, frères et sœurs - je le répète - non **pas d'espérer quelque chose mais quelqu'un**. Il ne s'agit pas d'espérer quelque chose de bon : *j'espère que cette difficulté sera bientôt résolue, j'espère avoir une promotion professionnelle, j'espère la guérison de mon cancer, j'espère la rechristianisation de la France, etc.* Tout cela relève de l'espoir et non de l'espérance. Il ne s'agit pas d'espérer quelque chose de bon même au nom de Dieu, en le demandant à Dieu, parce qu'on a été fidèle à Dieu... il s'agit d'espérer Dieu et lui seul. **Dieu n'est pas le moyen ou le garant de l'espérance, il en est l'objet.**

Vous sentez bien, dès lors, que le mot « espérer » se charge de sens... On n'espère pas Dieu comme on espère qu'il y aura de la neige au ski ; on n'espère pas Dieu comme on espère que Camille réussira son examen. **Je n'espère pas que Dieu fera quelque chose, j'espère Dieu.** Cela les apôtres ne l'avaient pas compris, contrairement à Marie, au matin du vendredi saint. Eux espéraient **quelque chose** : ils espéraient que Jésus soit gracié, que Pilate soit cool ou même que Dieu intervienne pour arracher Jésus de la croix. Ils espéraient quelque chose et non quelqu'un. Ils n'avaient pas encore compris... La résurrection, tellement imprévisible, leur ouvrira les yeux.

« ***Voici que je fais toutes choses nouvelles*** ». Tels sont les derniers mots - ou quasiment - de la Bible, dans le livre de l'Apocalypse (Ap 21,5).

- Jérusalem tombe, le temple est détruit et le peuple envoyé en exil à Babylone. Tout est foutu. « ***Voici que je fais toutes choses nouvelles*** » dit Dieu ! « ***Et le Verbe se fait chair*** », 600 ans plus tard. Noël.
- Jésus, le fils de Dieu, meurt crucifié sur la croix. Tout est foutu. « ***Voici que je fais toutes choses nouvelles*** » dit Dieu et **Jésus ressuscite**, 3 jours plus tard. Pâques.
- Notre monde n'est plus chrétien. Tout est foutu. « ***Voici que je fais toutes choses nouvelles*** » nous dit Dieu... et la suite, je ne sais pas : J'espère !

Marina.

Si j'ai bien compris, le problème des habitants de Jérusalem avant-hier, des apôtres hier et le nôtre, aujourd'hui, c'est que nous avons du mal à concevoir l'espérance ainsi ; nous continuons à penser que l'*espérance*, comme l'*espoir*, ça a à voir avec le désir et l'avenir. Nous pensons qu'*espérer*, c'est *désirer avec force quelque chose qui relève de l'avenir*. Nous pensons que l'espérance vise à combler un manque présent par une projection de la pensée dans l'avenir. *Exemple* : il fait froid et gris ; pour ne pas déprimer à cause de ce mauvais temps, j'*espère* les vacances : je me figure, j'imagine les superbes vacances que je vais vivre en Italie, l'été prochain. Cette projection dans l'avenir par l'imagination me procure, de fait, une certaine joie... mais vous sentez bien que cette joie n'est que construction mentale. Elle relève de cet « optimisme forcé » dont on parlait toute à l'heure : *aujourd'hui c'est dur mais ça ira mieux demain ; vivement les vacances ; etc.*

Maximilien

C'est ça et ça, ça ne colle pas. Une telle conception de l'espérance (*projection, par l'imagination, dans l'avenir pour combler un manque présent*) ne colle pas avec Dieu... ce qui est embêtant puisque nous avons dit que l'objectif était, justement, d'espérer Dieu et lui seul. Cette définition ne colle pas, Marina, parce qu'on ne peut espérer Dieu comme on espère des vacances en Italie. Tout simplement parce qu'à la différence des vacances en Italie sur lesquelles je peux me projeter par l'imagination, je ne peux pas me projeter sur Dieu : Dieu dépasse infiniment ce que nous pouvons imaginer de lui.

Marina

Mais alors si l'espérance ne relève pas de l'attente, de la projection dans l'avenir pour combler un manque présent, de quoi relève-t-elle donc ?

Maximilien

De l'accueil... parce que Dieu s'est déjà donné en Jésus Christ. Je n'ai pas à attendre Dieu (comme j'attends les vacances en Italie) parce que Dieu s'est déjà donné. Ce qui me revient donc, c'est d'accueillir, d'accepter ce don que Dieu fait de lui-même aujourd'hui ! Contrairement à ce que nous aurions tendance à penser **l'espérance n'a pas à voir avec demain mais avec maintenant !**

Espérer Dieu ce n'est pas croire que Dieu, demain, viendra me visiter. Espérer Dieu c'est vivre l'instant présent en communion avec Dieu. Voilà pourquoi, dans une même chambre

d'hôpital, il peut y avoir à la fois *plus d'espoir* et en même temps *plein d'espérance* : plus d'espoir pour ce qui relève de l'échéance de la maladie (futur) et en même temps plein d'espérance parce que la personne malade demeure dans une profonde relation avec Dieu (maintenant) !

Les théologiens utilisent une formule un peu étrange, pour résumer tout cela ; ils disent : « *espérer c'est déjà posséder* ». Pour eux, l'espérance ne consiste pas d'abord à attendre Dieu (qui viendra peut-être un jour et ce jour-là, ça ira mieux) mais à posséder Dieu dès maintenant. Évidemment, il faut s'entendre sur le sens du mot « posséder » ! Il ne s'agit pas de posséder Dieu comme on possède une voiture (*j'ai une voiture*) mais de posséder Dieu comme on possède un ami (*j'ai un ami*). Vous sentez la différence. Bien sûr, on connaît son ami mais on ne pourra jamais le connaître complètement. Il est et restera toujours, à la fois connu et inconnu. Ainsi, en est-il de Dieu que je peux **à la fois posséder** (connaître, fréquenter maintenant puisqu'il s'est déjà donné) **et, que je peux, dans le même temps, continuer à désirer** puisqu'il échappe et échappera toujours à ma compréhension, à la différence d'une voiture que je possède une fois pour toute.

Marina

Le mois dernier nous avons parlé de la foi, le mois prochain nous parlerons de la charité. Avec l'espérance, elles forment toutes trois ce qu'on appelle les *vertus théologiques*. Ce que nous venons d'entendre là ne nous aide-t-il pas à comprendre ce que sont les vertus théologiques ? Vous pouvez nous en dire plus ?

Maximilien

Bien sûr. Une vertu c'est une valeur, une façon de vivre qui vise au bien, une conviction que l'on cultive jusqu'à ce qu'elle devienne une habitude. Prenez la patience, par exemple. C'est une vertu. Si je ne suis pas, naturellement patient, je peux essayer de m'exercer à la patience de bien des manières, petites et grandes. Parmi toutes les vertus, celles qui sont dites « théologiques » présentent deux caractéristiques :

- 1 – Elle ont « Dieu pour objet » (ce qui est bien le cas de l'espérance : *j'espère Dieu*)
- 2 – Elles donnent un accès direct à Dieu (ce qui est aussi le cas de l'espérance puisqu'espérer, avons-nous dit, c'est déjà posséder Dieu c'est déjà accueillir Dieu dans sa vie).

Marina

C'est bien gentil tout ça mais quel est le lien avec le titre de ce topo : « on ira tous au paradis ? »

Maximilien

On y arrive, rassure-toi. Je sens que tu es pressée d'aller au paradis ! Espérer Dieu c'est déjà posséder Dieu, accueillir Dieu dans sa vie, demeurer en Dieu, avons-nous dit. Or demeurer en Dieu, c'est ça qu'on appelle le salut ou encore la vie éternelle. Contrairement à ce que l'on croit, la vie éternelle, ça n'a rien à voir avec le ciel ni avec la mort, ou plutôt *pas que* avec le ciel et la mort. Si la vie éternelle est effectivement « éternelle » elle n'est donc pas liée au temps (sinon elle n'est pas éternelle) ; elle ne commence donc pas à un instant donné (par exemple l'heure de la mort) mais elle est de toujours à toujours. Nous sommes déjà participants de la vie éternelle si nous sommes unis à Dieu, si nous *possédons* Dieu... telle est la finalité de l'espérance. Nous sommes déjà au paradis, si nous demeurons en Dieu dès maintenant !

Alors vous commencez à comprendre qu'espérer c'est quelque chose de très concret : **Espérer c'est participer déjà de la vie éternelle... et donc croire que Dieu nous rend capable de poser des actes éternels** (puisque nous participons de la vie éternelle). Or qu'est ce qui est éternel ? L'amour. « *L'amour ne passera jamais* » disait St Paul en Rm13,8... Mon grand-père est veuf depuis bientôt 15 ans, il n'a qu'un désir c'est de mourir pour retrouver son épouse parce que son amour pour elle n'a jamais disparu. Il n'a qu'une angoisse : qu'elle ne le reconnaisse plus ! Espérer, c'est croire que l'amour n'est pas qu'un beau sentiment superficiel et de toute façon voué à la mort ; espérer c'est croire que l'amour est vraiment éternel... Non seulement y croire mais surtout vivre en étant convaincu que, de ce fait, Dieu nous rend capable de poser des actes éternels.

Autrement dit, espérer c'est vivre en préférant l'éternité au reste, en faisant passer l'éternel avant l'urgent, avant tout ce qui nous paraît pourtant si urgent (gagner de l'argent, faire du jogging, regarder la télé...) mais qui n'a rien à voir avec l'amour... et donc qui ne relève pas de l'éternel. Faut-il mieux prendre un temps avec mon fils pour jouer avec lui ou terminer ce mail hyper urgent pour le boulot ? Lire une histoire à ma fille ou regarder le journal télé ? Passer la soirée au resto avec mon épouse ou sur ma console de jeux ? Je vous laisse continuer la liste...

Espérer Dieu, espérer la vie éternelle ne conduit donc pas à fuir le monde dans lequel nous nous trouvons pour nous réfugier, par l'imagination, dans un monde feutré et sans souffrance qui nous serait promis, un jour, mais qu'il faudrait, en attendant, mériter à coup de

sacrifices. Espérer c'est prendre très au sérieux le monde dans lequel nous nous trouvons maintenant, en cherchant à donner sa juste place à chaque composante de ce monde, en cherchant à redonner à chacune son poids d'éternité, par l'amour. Autrement dit, **espérer c'est transformer les évènements quotidiens en occasion d'aimer puisque seul l'amour est éternel**. Cet embouteillage qui me retarde, ce bus bondé où je suis si mal installé, cette entorse à la cheville qui me fait souffrir, ces enfants qui crient au point de me casser la tête, cette pluie qui m'empêche de sortir... auront le goût que je leur donnerai. C'est à moi, et à moi seul, qu'il revient de faire de ces évènements des occasions pour aimer. En s'entraînant de cette manière, sur les petites choses du quotidien, nous nous armons pour les plus grandes : la longue maladie, le deuil, la séparation, le chômage...

Comprise ainsi, l'espérance nous dit que nous pourrions même aller jusqu'à changer le mal absolu en bien inestimable. Jésus ne l'a-t-il pas fait ? Y a-t-il, de fait, mal plus absolu que la croix sur laquelle on a torturé le plus innocent des hommes ? Jésus a fait de cet événement un bien inestimable ; il en a fait le signe de l'amour extrême : « *Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis.* » Jésus nous révèle, sur la croix, ce lien entre *donner* et *aimer* que Geneviève va déployer lors du prochain dimanche de la foi.

Si l'espérance consiste, comme nous venons de le voir, à transformer chaque événement de nos vies quotidienne en occasion d'aimer afin de d'investir ces évènements de leurs poids d'éternité et ainsi demeurer dans la vie éternelle ; alors **la vie éternelle ce n'est plus vivre pour soi-même, la vie éternelle c'est donner sa vie**. Jésus ne donne pas sa vie sur la croix pour que nous l'admirions. Il la donne pour nous rendre capable d'en faire autant. Attention, ne nous y trompons pas : « *donner sa vie* » ne veut pas forcément dire « *mourir* ». Donner sa vie c'est aussi être pleinement disponible pour un service, pour une rencontre, pour un sourire. La vie éternelle c'est partager la vie même de Dieu, c'est s'unir à Dieu, c'est faire comme Dieu, bref c'est se donner parce que Dieu est don puisqu'il est amour. C'est ça le paradis... Et il ne tient qu'à nous d'y entrer dès maintenant.

Marina

Si j'ai bien compris, nous ne rentrerons pas au paradis les mains pleines de ce que nous aurons gagné mais les mains vides de ce que nous aurons donné ! Comme Mère Térésa, par exemple, qui a tout donné de ce qu'elle avait : elle a donné sa vie au service des plus pauvres. Elle en est morte et, sans aucun doute, elle est au paradis. Et on pourrait en dire autant de tous les saints.

Maximilien

Exactement ! Soyons en sûrs : tout ce que nous n'aurons pas donné sera perdu. Tout ce que je n'aurai pas donné de mon temps, de mes talents, de mes richesses, de mon savoir-faire... par amour ; tout cela sera perdu pour toujours, lorsque je serai déposé dans la tombe ! Tant qu'on continuera à penser que donner quelque chose, c'est le perdre, on n'y arrivera pas. Lorsqu'on aura découvert que Dieu est une source jamais tarie... alors nous saurons ouvrir les mains pour que l'eau coule en abondance pour tous.

Il y a un lieu pour apprendre ça, un lieu pour apprendre à donner et à se donner : c'est la messe. C'est parce que nous sommes incapables de donner nos vies, incapables de vivre pour l'éternité que nous nous réunissons autour de la source de tout don... pour apprendre. Aller à la messe, avons-nous dit l'année dernière, c'est faire mémoire que la foi chrétienne est fondée sur une catastrophe dont elle n'aurait jamais dû se relever : la croix ! Pour les apôtres, la mort de Jésus sur la croix fut un événement aussi traumatisant que la destruction de Jérusalem pour les contemporains de Jérémie. Or Jésus est venu éclairer cet événement d'une parole qui en donnait tout son sens : « *ceci est mon corps, **donné** pour vous, par amour* ».

Nous allons à la messe puiser à la source du don. Nous venons recevoir pour pouvoir donner, recevoir cette vie donnée afin de vivre de cette vie éternelle. Nous venons à la messe parce qu'il n'y a pas d'autres moyen d'apprendre à donner sa vie que de commencer par la recevoir. Dieu donne sa vie en abondance, dans l'Eucharistie, en espérant qu'un jour cette vie finisse par déborder de notre cœur et qu'à son tour, elle se donne. Telle est non seulement notre espérance mais aussi l'espérance que Dieu porte sur nous...

Marina

Merci P Maximilien... Comme tout cela est un peu compliqué, je vous ai préparé un résumé en 4 points :

- 1- Ce à quoi nous sommes invités, ce n'est pas à espérer quelque chose au nom de Dieu, en priant Dieu, en faisant des efforts pour le mériter... c'est **espérer Dieu et lui seul**.
- 2- Espérer ce n'est pas d'abord se projeter dans le futur en croyant que Dieu un jour va venir résoudre tous nos problèmes, ici ou au ciel. **Espérer, c'est accueillir Dieu, qui fait toutes choses nouvelles, aujourd'hui**, dans ma vie puisque Dieu s'est déjà donné en Jésus Christ.
- 3- Espérer c'est donc demeurer avec Dieu, c'est à dire demeurer dans la vie éternelle en cherchant, très concrètement, à donner à chaque instant de nos vies une dimension

d'éternité. Comment ? En faisant de chaque événement de notre quotidien une occasion d'aimer car seul l'amour est éternel !

- 4- Jésus, lui-même, nous montre comment faire en nous enseignant qu'aimer c'est donner sa vie. Nous devenons peu à peu capables d'un tel don de nous-même par notre participation à l'Eucharistie où Jésus donne sa vie.